



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A TOUS LES BRAVÉS GENS

LES  
**ENNEMIS DES CURÉS**

CE QU'ILS SONT, CE QU'ILS DISENT

PAR

**Mgr DE SÉGUR**

PRIX : 20 CENT. <sup>75</sup>

DIXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH  
TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
112, rue de Rennes, 112

Tous droits réservés.



A TOUS LES BRAVES GENS

---

LES  
ENNEMIS DES CURÉS

---

OBSERVATION GÉNÉRALE

**peu flatteuse pour les ennemis des Curés**

Par Curé, il faut entendre ici tous les prêtres. Ce n'est pas que tous les prêtres soient des Curés ; mais, en France, l'ignorance et la grossièreté les ont tous baptisés de ce nom.

On appelle *Curé* le prêtre à qui l'Évêque a confié la direction d'une paroisse. Sur cent prêtres, il n'y a pas quarante Curés.

Avant d'entrer dans aucun détail, voici une remarque curieuse : tous les coquins, tous les communards et tous les pétroleurs, tous les ivrognes, tous les mauvais sujets,

tous les gens de sac et de corde sont ennemis des Curés. Le fait est certain.

D'autre part, les braves gens, les gens de bien, les personnes charitables, les gens honnêtes, estimables, délicats, sont presque tous sympathiques aux Curés et respectueux à leur endroit. Ce fait est encore certain.

De cette observation générale et sans aller plus loin, nous pouvons tirer immédiatement une conséquence évidente, peu flatteuse pour les gens qui crient contre les Curés : c'est qu'ils sont en bien mauvaise compagnie, et que cela ne prouve pas en leur faveur. Cela ne prouve pas absolument qu'ils soient ce que sont les autres ; mais, je le répète, ce n'est pas bon signe. « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es, » dit le vieux proverbe. Quand on n'est pas loup, on ne hurle pas avec les loups.

## II

**Que les ennemis des Curés  
sont en général des lâches**

Ils insultent les prêtres, parce qu'ils savent bien qu'ils n'ont rien à craindre d'eux. Le

prêtre, au milieu des impies, est comme le pauvre agneau au milieu des loups : il n'a pour armes que la douceur, la patience, la prière et le pardon des injures.

L'homme qui insulte une femme est un lâche. Il en est de même de celui qui insulte un prêtre. Il fait comme les oies, lesquelles ne sont braves que contre ceux qui ne lèvent point le bâton sur elles.

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, les insulteurs de prêtres fileraient, fileraient vite et doux, s'ils pensaient avoir à craindre la moindre représaille. J'ai connu en Normandie un excellent prêtre qui m'a raconté à ce sujet une bonne histoire. Il faut dire qu'il avait près de six pieds de haut, et qu'il était taillé en hercule du Nord.

Il venait de prêcher une mission dans la ville de Laigle. Le jour du départ, plus de place dans l'intérieur de la diligence ; obligé de monter sur la banquette, il y trouve deux espèces de petits commis, qu'il salue fort poliment. Les deux polissons se mettent à rire, à se moquer de lui à demi-voix, et la voiture part.

Le bon missionnaire ouvre son bréviaire et commence à prier. Ses deux voisins commen-

cent à chanter ou plutôt à crier la *Marseillaise*. « Messieurs, leur dit le prêtre, ayez la bonté de ne pas crier ainsi à mes oreilles. Je suis poli pour vous ; soyez-le pour moi. »

Ils se mettent à rire aux éclats, à brailler encore plus fort, et, allumant leurs pipes, ils envoient deux ou trois bouffées de tabac dans la figure du prêtre, qui avait repris sa prière.

Sans rien dire, le missionnaire ferme son bréviaire, et au même instant l'un de ces drôles se sent empoigné comme dans un étau, par le cou et par les jambes ; il est soulevé de la banquette, et passe comme un colis à la gauche du prêtre, qui prend sa place, le plante à la sienne, et les deux fumeurs se trouvent séparés. L'opération s'était faite en un clin d'œil.

Ainsi placé entre les deux commis stupéfaits, il leur montre ses deux poings ; et quels poings ! Il leur arrache leurs pipes insolentes. « Et maintenant, leur dit-il, si vous bourgez, vous aurez affaire à moi. Le premier qui dira un mot, je le flanque en bas. Vous êtes deux lâches. Vous croyiez que je me laisserais manger la laine sur le dos. Mes petits amis, vous avez trouvé votre maître. »

Les deux braves, pâles comme des navets, demeurèrent immobiles pendant tout le temps du voyage. Et le bon missionnaire, riant dans sa barbe, continua tranquillement son bréviaire.

En descendant de voiture, il tendit la main à ses compagnons de banquette, et leur recommanda la prudence, pour l'avenir.

Tous les Curés, je le sais, n'ont pas des poings aussi respectables ; mais tous ils ont ce qui est plus respectable que les poings les plus vigoureux, leur caractère de ministres de DIEU, et les convenances de leur état, qui ne leur permettent pas de recourir à la correction fraternelle du redoutable missionnaire normand.

Voilà pourquoi ceux qui les insultent sont des lâches.

### III

**Que les ennemis des Curés  
sont une collection de sots et d'ignorants.**

Ce sont, en outre, pour la plupart, des gens qui ne savent pas ce qu'ils disent, et qui par-

lent à tort et à travers de la Religion et des prêtres.

Un jour, dans l'intérieur d'une voiture publique, où il ne restait plus qu'une place à prendre, entra, non loin de Paris, un petit commis-voyageur, de la même race que les deux précédents. En face de lui se trouvaient deux prêtres, dont l'un plus âgé, au visage grave et paisible. Au bout de quelques minutes, mon étourdi commence à prendre la parole, et, croyant sans doute l'occasion favorable, entame avec les autres voyageurs la conversation la plus saugrenue et la plus inconvenante contre la Religion. Les deux prêtres gardaient le silence, à son grand dépit.

Il se décide enfin à s'adresser au plus âgé des deux : « Monsieur le Curé, lui dit-il avec cet air spécialement bête et mauvais qu'ont les gens qui se moquent de la Religion; monsieur le Curé, savez-vous la différence qu'il y a entre un âne et un évêque? » Et comme le prêtre ne répondait pas : « Eh bien, moi, continua-t-il, je vais vous le dire : c'est que l'âne porte la croix sur le dos et l'évêque sur la poitrine. »

« Et moi, répondit alors le prêtre, j'ai à

vous demander quelque chose à mon tour. Vous avez tant d'esprit, que vous ne serez point embarrassé. Quelle différence y a-t-il entre un commis-voyageur et un âne ? — Ma foi, je n'en sais rien, » répliqua le jeune homme un peu interloqué. « Eh bien, moi non plus, » répondit tranquillement le prêtre, aux applaudissements de tous les compagnons de voyage.

Et puis, reprenant quelques-unes des sottises que le commis avait débitées précédemment, il lui fit trois ou quatre bonnes répliques, si bien cinglées, que le pauvre sot demeura coi, la bouche ouverte. « Vous n'y entendez rien, mon pauvre garçon, poursuivit le vénérable prêtre. Avant de vous mêler de parler Religion, retournez donc au catéchisme. Un homme qui a le sens commun ne parle que de ce qu'il sait. » Ce prêtre n'était rien moins que le docte Mgr Affre, qui, peu d'années après, devenait Archevêque de Paris, et devait mourir si glorieusement sur les barricades du faubourg Saint-Antoine, aux journées de juin 1848.

Ceux qui déblatèrent contre la Religion et ses ministres, sont tous, plus ou moins, des ignorants, qui ne comprennent pas le pre-

mier mot des questions qu'ils traitent avec tant d'aplomb ; ce sont de pauvres sots, qui font la roue comme des dindons, et ne parviennent, comme les dindons, qu'à montrer de vilaines plumes noires, une crête rouge et tout l'ensemble d'une bête parfaitement ridicule.

Que si, parmi les ennemis de la Religion et des prêtres, quelques-uns sont instruits et même savants, cela ne fait absolument rien à la chose : ils peuvent être savants en mathématiques, en physique, en astronomie ; ils peuvent surtout le paraitre et payer d'audace au milieu des ouvriers et des simples paysans : en matière de Religion, ils n'en sont pas moins des ignorants de première force, d'autant plus ignorants qu'ils prétendent savoir. Or, c'est précisément là ce qu'en bon français l'on appelle un sot.

Le nombre en est incalculable dans notre pauvre France, et il augmente à mesure qu'on lit davantage les journaux démagogiques et impies que chacun sait.

## IV

**Que les ennemis des curés  
sont pour la plupart des jardiards et des imbéciles.**

C'est pénible à constater, mais c'est comme cela. On fait avaler à ces pauvres gens tout ce qu'on veut. Les journalistes les plus effrontés, les plus menteurs, les attrapent aussi facilement qu'on attrape des grenouilles.

Avez-vous jamais vu pêcher des grenouilles ? Au bout d'un bâton, on met une ficelle ; au bout de la ficelle, un petit morceau de viande rouge (*rouge*, notez bien cela ; il faut que ce soit *rouge*). On tend le bâton de manière à ce que la viande rouge frise l'eau : aussitôt on voit s'avancer le peuple des grenouilles, l'œil intelligent et vif. La première arrivée happe le morceau séducteur. Le pêcheur tire la ficelle et happe la grenouille. Il relance la même ficelle, avec la même viande, à la même place : avec la même perspicacité, une seconde grenouille happe et est happée ; puis, une troisième ; puis, une quatrième ; puis, toutes les autres, tant qu'il y en a.

Telle est l'image de ce pauvre peuple de jobards, à qui les meneurs des sociétés secrètes et du journalisme *rouge* font avaler leurs mensonges avec une si déplorable facilité. Ils leur disent pis que pendre des prêtres, qui ne font que du bien, qui ne font de mal à personne, qui sont ce qu'il y a de meilleur et de plus respectable au monde; et ces véritables grenouilles croient, gobent tout cela, avaient tout cela. et sans savoir ce qu'ils disent, répètent tout cela, dans les cabarets, dans les auberges, dans les ateliers, dans les clubs et jusque dans les casernes !

Tout dernièrement, dans un petit bourg de Seine-et-Oise, un brave et excellent Père capucin prêchait une mission. Tout le monde venait l'entendre. Il était si bon, il parlait si bien, il disait de si bonnes et de si belles choses ! Les réunions du soir étaient exclusivement réservées aux hommes, et l'église était toujours pleine comme un œuf.

Il y avait cependant une douzaine de « libres-penseurs » (c'est ainsi que s'appellent les gens dont nous venons de parler) qui se moquaient entre eux des instructions et trouvaient naturellement qu'ils avaient plus d'esprit que le Père.

On avertit celui-ci, en lui signalant les individus.

Le lendemain soir, le bon Père manœuvra si bien, qu'il se trouva juste en face du fameux groupe, sur la place, au sortir de la réunion. « Eh bien, mes bons amis, dit-il en haussant exprès la voix, il paraît que vous ne me trouvez pas fort? Je ne vous connais pas; mais du moment que vous vous moquez de la Religion et de moi, je parie tout ce que vous voudrez qu'à moi tout seul, j'ai plus d'esprit que vous tous ensemble. Nous en ferons juger ces Messieurs, qui nous entourent. Acceptez-vous? »

Nos esprits forts hésitaient; mais la curiosité l'emporta, et l'un d'eux répondit au nom des autres qu'ils voudraient bien voir. « Eh bien, répliqua joyeusement le missionnaire, attendez-moi tous ici, dans le cimetière, à côté de l'église, et je vous ferai voir sur le mur le soleil comme en plein midi. » Or il était neuf heures et demie du soir, et, depuis plus de quatre heures, le soleil était couché. Il faisait noir comme dans un four.

« Messieurs, ajouta résolument le Père capucin en s'adressant à la nombreuse assistance, je vous demande de rester là comme

témoins. C'est vous qui jugerez si décidément ces messieurs ont plus d'esprit que moi. Je rentre à l'église et serai à vous dans une demi-heure. »

Des centaines de témoins attendaient sur la place ; pas un des douze n'avait bougé, lorsqu'à l'heure dite, le capucin reparut, suivi du Curé, qui riait. La foule se rendit aussitôt au cimetière, après eux.

Alors le capucin appela les fameux douze ; et quand il fut bien assuré qu'ils étaient là : « Messieurs, dit-il à l'assistance, je vous prends à témoin, et je vous adjure de me dire s'il est possible d'être plus bête que ces douze farceurs-là qui s'imaginent bel et bien qu'un pauvre capucin peut leur montrer le soleil à dix heures du soir, en pleine nuit. »

Un rire homérique sortit de toutes les poitrines, et les douze cornichons, riant jaune, profitèrent de l'obscurité pour disparaître.

Et voilà de quelle force ils sont, ces esprits forts, ces beaux parleurs, qui se moquent de tout, qui se mettent au-dessus de tout, et qui parlent si fièrement des Curés en général, et de leur Curé en particulier. «

Ce sont des cornichons.

## V

**Que les ennemis des Curés  
sont un tas de brouillons et de mauvaises têtes.**

Il est bien rare qu'un homme sage et raisonnable, un homme d'ordre, aux mœurs honnêtes et tranquilles, soit ennemi des prêtres. Il peut être indifférent; mais ennemi, non.

Au contraire, toutes les mauvaises têtes, tous les démocrates, les révolutionnaires, les communards sont ennemis de la Religion et des Curés. Plus ils sont révolutionnaires, et plus ils les détestent.

Pourquoi? demandez-le leur. Ils n'en savent rien. C'est l'instinct du désordre, l'instinct de la révolte, en face de l'autorité. Le prêtre est, en effet, le dépositaire et l'organe de la plus haute autorité qui soit sur la terre, l'autorité de Dieu, l'autorité religieuse, laquelle est le soutien de toutes les autres. C'est pour cela que tous les révolutionnaires détestent les prêtres.

Les prêtres, cependant, ne leur ont fait au-

cun mal : et eux, ils veulent les tuer. Quel mal avait fait, par exemple, aux communards de 1871, le bon, l'excellent P. Olivaint? Quel mal leur avait fait le charitable curé de la Madeleine, M. Deguerry, qui donnait aux malheureux tout ce qu'il avait? Que leur avaient fait les autres Pères Jésuites, qu'ils égorgèrent lâchement avec le P. Olivaint? et les pauvres Pères Dominicains d'Arcueil? et tous les autres?

C'était la haine révolutionnaire, haine aveugle et impie que l'esprit de révolte engendre au fond du cœur contre tout ce qui s'appelle prêtre.

En 1848, après les journées de juin, j'ai vu cela de près. J'étais alors aumônier des prisons militaires de Paris; et j'eus affaire à une élite de révolutionnaires enivrés d'impiété et de haine; c'étaient les assassins du pauvre général de Bréa.

Cinq d'entre eux étaient condamnés à mort : cette perspective les avait un peu calmés, et ils entendirent plus facilement raison. Néanmoins, après ma première visite, ils voulurent charitablement m'étrangler.

Une vingtaine d'autres, casematés à part, n'étaient condamnés qu'aux travaux forcés à

perpétuité ou à temps. Ceux-ci étaient comme des bêtes féroces; la vue d'une soutane les faisait rugir. L'aumônier en second s'était chargé d'eux.

La première fois que l'excellent prêtre parut dans leurs casemates, il crut qu'il n'en sortirait pas vivant. Il ne leur apportait cependant que des consolations et du dévouement, sans compter certains petits soulagements matériels, qui n'étaient point à dédaigner dans leur triste position.

Pour les apprivoiser un peu, il voulut leur adresser quelques bonnes paroles, et, selon l'usage, il commença en faisant le signe de la croix et en disant : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » — Nous ne connaissons pas ça! nous ne voulons pas de ça! s'écrièrent plusieurs d'entre eux. — C'est précisément à cause de cela que vous êtes ici, répliqua tranquillement l'aumônier; et il continua comme si de rien n'était. Mais ce ne fut qu'à la longue qu'il gagna quelque chose sur ces esprits si prévenus.

Pour moi, ma tâche était rendue plus facile, comme je l'ai dit, par la terrible perspective de l'échafaud. Ils m'avouèrent à plusieurs reprises qu'on les avait grandement trompés.

« Ah ! si nous les tenions, ceux qui nous ont endoctrinés ! répétaient-ils, comme nous les arrangerions ! Ce sont eux qui nous ont perdus. Et ils sont en liberté ! »

Mes bons amis, si vous ne voulez pas être confondus avec ce grand parti de révoités qu'on appelle les révolutionnaires, ne faites pas comme eux, ne dites pas comme eux, et respectez la Religion et les prêtres.

## VI

**que les ennemis des Curés  
sont la fine fleur des mauvais sujets.**

Il y a de mauvais sujets qui rougissent en apercevant le prêtre ; ceux-là sont plus faibles que corrompus. Mais il y en a d'autres que la seule vue d'un prêtre irrite et exaspère ; ceux-là sont les mauvais sujets proprement dits, les libertins corrompus, la fine fleur des mauvais sujets.

Oh ! quels ennemis les prêtres ont là ! C'est la concupiscence de la chair qui grince des dents en apercevant son plus terrible adversaire ; semblable au chien qui entre en fureur

dès qu'on fait mine de lui arracher sa proie.

Il y a quelques années, un brave curé d'Alsace faillit être assassiné par un libertin de profession, aux embûches duquel il était parvenu à arracher une pauvre victime. — Et ce fait s'est renouvelé maintes fois.

J'en sais un autre qui, pour avoir empêché quelques jeunes filles de remettre les pieds dans un mauvais bal public, exaspéra si bien les mauvais sujets du pays, qu'ils osèrent tenir sur son compte les propos les plus infâmes, assurant avoir vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles des choses plus que déshonorantes, et poussant la vengeance jusqu'à souiller *bravement* pendant la nuit la porte et les murs du presbytère. Plus d'un crut à leurs calomnies, et, pour en effacer la trace, il fallut au pauvre Curé des années de courage et de dévouement.

Le prêtre a l'honneur incomparable, mais périlleux, d'être l'ennemi mortel des impudiques.

En voulez-vous une preuve? Entrez dans ce cabaret, dans cette auberge où trois ou quatre viveurs sont attablés. Ils ont vu passer un prêtre : il n'en faut pas davantage pour surexciter leur verve ignoble. Lazzis contre la

Religion, blasphèmes contre les choses saintes, chansons obscènes, sales histoires : tout cela tombe comme grêle. Pourquoi ? parce qu'ils ont vu un prêtre.

Pour eux, le prêtre, c'est comme le sixième commandement de Dieu qui passe, et qui leur crie :

*Luxurieux point ne seras.*

Et comme ce commandement leur met le doigt dans l'œil, ils s'emportent et se démènent contre celui dont la seule vue le leur rappelle malgré eux.

Les blasphèmes des jeunes gens contre les prêtres et en général contre la Religion, viennent, dix-neuf fois sur vingt, de cette source peu avouable. Ce sont les passions honteuses qui leur montent à la tête, et qui les font déblatérer contre celui qu'ils vénéraient et qu'ils aimaient jadis, lorsqu'ils étaient purs.

## VII'

**Que les ivrognes, les voleurs et les fripons  
sont les ennemis-nés des curés.**

Assurément, les ennemis des Curés ne sont pas tous des ivrognes, des voleurs et des fri-

pons ; mais très-assurément, tous les ivrognes, tous les voleurs et tous les fripons crient contre les prêtres et ne les détestent pas moins que les libertins.

C'est tout simple : qu'est-ce que le prêtre, au milieu de la société ? N'est-ce pas l'Envoyé de Dieu, qui a pour mission d'apprendre et de rappeler sans cesse aux autres qu'il y a un DIEU, une éternité, un enfer, un paradis ? un enfer pour punir tous ceux qui font le mal, un paradis pour récompenser ceux qui font le bien ? Par sa seule vue, comme nous le disions tout à l'heure en parlant des mauvais sujets, le prêtre rappelle aux ivrognes qu'il y a un DIEU qui punit la débauche ; aux voleurs et aux fripons, qu'il n'est pas permis de voler, et que, lors même qu'ils parviendraient à échapper à la justice des hommes, ils ne sauraient échapper à la justice de Dieu.

Comment voulez-vous qu'un homme pareil ne fasse pas à tous ces honnêtes gens-là l'effet d'un cauchemar ? Et comme personne n'aime les cauchemars, ils n'aiment pas, ils détestent le prêtre.

Qu'il y a d'épiciers, de marchands, de petits boutiquiers, etc., qui n'ont d'autre motif pour crier après les prêtres, que cet argu-

ment secret, caché au fond de leur caisse :

« J'ai du bien d'autrui; je ne veux pas le rendre; donc, je ne veux pas me confesser; à bas les Curés! »

L'impiété du jeune libertin vient du corps; celle de l'ivrogne, du fond de la bouteille; celle du petit et du gros voleur, du fond de la caisse. Et tout cela se traduit en accusations de toutes couleurs, plus absurdes les unes que les autres, contre les Curés, qui n'en peuvent mais.

Examinons un peu ces balourdises, mes bons amis, et touchons du doigt leur fausseté. Ce ne sera pas long.

Nous avons vu ce que sont les ennemis des Curés; nous allons voir maintenant ce qu'ils disent.

## VIII

### **Les Curés sont les ennemis du peuple.**

On vous le dit et vous êtes assez simples pour le croire.

Et qui vous le dit? Les gens dont nous parlions tout à l'heure, « les ennemis des Curés, »

les mauvais sujets, les ivrognes, les gens tarés. Nous avons vu ce que valent leurs dires. Ce sont les voleurs qui accusent les gendarmes.

Qui vous dit cela encore? et qui le leur dit à eux-mêmes? Les journaux? Mais vous ne savez donc pas qui parle dans les neuf dixièmes des journaux? Des individus sans foi ni loi, sans convictions, sans conscience, qui exploitent la crédulité de leurs lecteurs, qui mentent à tant par mois, qui disent du mal des prêtres parce qu'ils sont payés pour cela!

Et que vous disent-ils, ces docteurs de contrebande? Qu'il n'y a pas de DIEU, qu'il n'y a ni ciel ni enfer, que la Religion est un tas de vieilles superstitions, qu'on n'est en ce monde que pour jouir, et que les prêtres, qui vous disent le contraire, sont vos ennemis, les ennemis du peuple, les ennemis du genre humain.

Si vous croyez cela, savez-vous ce qui vous arrivera? Vous irez en enfer, vous irez brûler éternellement en enfer; car il y a un enfer, quoi qu'on vous dise. Et voilà où vous conduisent tout droit ces fameux « amis du peuple. »

Pourquoi ces misérables-là vous répètent-

ils chaque jour, sur tous les tons, que le prêtre est votre ennemi ! Parce que, pour sauver vos âmes, pour vous empêcher d'aller aux enfers, le prêtre est obligé en conscience de vous dire juste le contraire de tout ce qu'ils vous disent. Au lieu de flatter, comme eux, votre orgueil et vos passions, il vous dit de les réprimer. A chaque instant, il est obligé de vous répéter : « Il n'est pas permis de désobéir à Dieu. Il n'est pas permis de voler. Il n'est pas permis de s'enivrer. Il faut être chaste, » etc. ; en un mot, tous les commandements de Dieu et de l'Église. Or, tout cela n'est jamais agréable à la nature. « Vous le voyez, disent les susdits, les prêtres sont les ennemis du peuple. »

Et cependant, si vous écoutez le prêtre, c'est votre salut en ce monde et en l'autre, c'est votre vrai bonheur. En ce monde, vous éviterez toutes les misères, toutes les hontes de l'inconduite ; vous serez bons, aimés, estimés de tous les honnêtes gens. Vous aurez encore des peines, sans doute : tout le monde en a ; mais la Religion vous donnera la force de les porter avec patience et avec mérite. Dans l'autre monde, vous serez éternellement heureux avec le bon Dieu dans le ciel, au lieu

de brûler éternellement en enfer comme les méchants.

Et le prêtre qui vous veut, qui vous procure ce bonheur, ce serait votre ennemi! Quelle folie!

Mais ce n'est pas tout. Vos journaux, j'entends vos journaux rouges (couleur du sang et du feu), vos journaux, que vous prêchent-ils encore? La révolte sociale, l'envie contre tous ceux qui sont au-dessus de vous, la révolte de l'ouvrier contre le patron, la révolte du paysan contre le château, le bouleversement de la société, le renversement de tout; en un mot, la Révolution. Sous des formes plus ou moins gazées, et sous prétexte de politique, de liberté, de progrès, voilà ce qu'ils ne cessent de vous prêcher.

Et, si vous les croyez, où vous mèneront-ils? Aux émeutes, aux sanglantes barricades, à la mort, ou du moins en prison, au bagne, en Calédonie.

Les beaux « amis » que vous avez là!

Et ce sont eux qui vous ameulent contre l'Église et contre les prêtres, parce qu'ils sentent très-bien que l'Église et les prêtres sont toujours et partout les adversaires-nés des passions révolutionnaires.

Oui certes, l'Église et les prêtres vous enseignent juste le contraire. De la part de DIEU, ils vous disent qu'il faut respecter l'autorité, qu'il faut obéir aux pouvoirs légitimes, qu'il ne faut pas se fourrer dans la politique, qu'il n'en faut pas croire les journaux, que la souffrance est une conséquence inévitable et une punition du péché, et que les belles utopies des socialistes ne sont que des chimères.

Or, ces grandes vérités-là sont le secret du bonheur public, et par conséquent du bonheur privé. Là où ces vérités sont connues et pratiquées, là règne la paix de l'État, la paix de la famille ; l'agriculture, le commerce, l'industrie, que paralysent toujours les perturbations sociales, se développent sans crainte ; le paysan, l'ouvrier ne chôment point ; chacun s'occupe de ses affaires et tout va bien.

Et voilà encore comment l'Église et les prêtres sont « les ennemis du peuple, »

Un dernier mot : quel intérêt personnel a le prêtre quand il vous dit de réprimer vos mauvaises passions, d'obéir, de souffrir patiemment ce que vous ne pouvez pas éviter ? Quel profit lui en revient-il ? Il n'en retire guère que l'outrage, que la calomnie, que la

persécution, parfois même de la part de ceux qu'il veut sauver.

Et les autres, au contraire, les prétendus amis du peuple, ceux qui vous mènent à la boucherie ou au bague, et finalement en enfer, avez-vous remarqué où cela les conduit eux-mêmes? Sinon toujours, du moins souvent, au Conseil municipal, au Conseil général, voire même au fauteuil (et aux appointements) de député. On en a vu et l'on en voit qui, marchant ainsi sur le dos du pauvre peuple, grimpent encore plus haut et attrapent patriotiquement une écharpe de préfet, ou un portefeuille de ministre.

Et pendant ce temps-là, vous leurs pauvres dupes, vous lecteurs de leurs journaux, vous leurs électeurs, vous demeurez avec vos femmes et vos enfants dans la misère, si toutefois vous n'avez pas eu la tête cassée en chemin.

Donc, ce ne sont pas les prêtres qui sont les ennemis du peuple. Les vrais « ennemis du peuple, » ce sont « les ennemis des Curés. »

## IX

**Les Curés sont des fainéants, des gens inutiles,  
des propes à rien.**

Parmi ceux qui le disent, il y en a qui le croient, et d'autres qui ne la croient pas. Nous ne parlerons pas de ces derniers; à quoi bon? puisqu'ils ne se croient pas eux-mêmes.

Il ne peut être question ici que de ces ouvriers ou de ces paysans, laborieux sans doute, mais peu religieux, qui ne soupçonnent pas qu'il puisse y avoir un autre travail que le travail des mains. Ils voient les prêtres aller et venir; il les voient consacrer un temps notable à prier, à lire, à étudier; ils en concluent que ce sont des fainéants.

A ce compte-là, tout ce qui ne porte point la blouse et le sabot, tout ce qui ne travaille pas la pierre, le bois, le fer, le cuivre, le coton, la soie, ou la terre, serait fainéant. Les médecins les plus occupés, les notaires, les magistrats, les professeurs, les employés les plus laborieux, et jusqu'aux officiers, devraient être rangés parmi les fainéants. N'est-ce pas absurde?

Le travail intellectuel est bien autrement dur que le travail matériel; il fatigue, il use bien plus vite et bien plus profondément. L'autre jour, j'entendais un docte professeur de sciences raconter que sur six frères qu'ils étaient, tous robustes et solidement taillés, lui seul était devenu maigre comme un clou et d'une santé débile. Et la cause? Les médecins la lui avaient signalée maintes fois : c'est que seul il avait travaillé de la tête, tandis que les cinq autres, restés ouvriers ou cultivateurs, n'avaient travaillé que des mains.

Or le prêtre passe sa vie à travailler de la tête. D'abord il lui a fallu pâlir sur les livres, sur le latin, sur le grec, sur les livres de sciences, de philosophie et de théologie, pendant toute sa jeunesse, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Cela fait dix, onze, quelquefois douze années d'un rude labeur, presque sans relâche. Cela ne sent guère la fainéantise.

Dans les Séminaires, on se lève à cinq heures du matin, hiver comme été; la vie y est dure et pauvre. On ne s'en doute guère dans le monde. — Deux jeunes ouvriers, allant au travail de très-bonne heure, passaient un matin, à cinq heures, devant le Séminaire de Saint-Sulpice, à Issy, près Paris. On sonnait

justement la cloche du lever et, en un instant, toutes les cellules avaient eu leur lumière allumée. « Tiens, dit l'un d'eux, qu'est-ce que c'est que ça? — C'est le Séminaire, répondit l'autre, une maison de jeunes Curés. — Et ils se lèvent à cette heure-là? Ma foi, je ne l'aurais jamais cru. Qu'est-ce donc qu'on nous chante à l'atelier, que les prêtres sont des fainéants! »

Et ces prétendus fainéants se préparent au sacerdoce en travaillant et en priant depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à neuf heures du soir, n'ayant que deux heures de récréation, ou pour mieux dire de répit. Aussi sortent-ils de là plus ou moins exténués. Singulière espèce de fainéants, n'est-il pas vrai?

Les voici devenus prêtres : ils continuent à se lever de bonne heure; ils mènent une vie réglée, sérieuse, remplie par l'accomplissement de leurs multiples devoirs. La prière, la célébration de la messe et des autres offices, les confessions, les catéchismes, les prédications et les études souvent prolongées que nécessite la préparation de ces prédications et de ces catéchismes, la visite et le soin des malades, la visite des pauvres, par-

fois celle des riches à qui l'on va recommander les pauvres, sans compter les mille soins matériels que réclament l'église et la sacristie : tel est le travail, l'admirable et presque incessant travail du prêtre, soit à la ville, soit à la campagne.

Il y a des pays où les pauvres prêtres sont tellement écrasés de besogne que plus d'un finit par y succomber à la fleur de l'âge. Cela se voit plus particulièrement dans les grandes villes, et surtout à Paris où les paroisses sont immenses et les prêtres peu nombreux. Il n'y a pas longtemps mourait un Curé de Paris, connu pour son esprit et sa bonté parfaite, qui était levé régulièrement à quatre heures du matin, jamais couché avant onze heures du soir, toujours au travail, toujours à son affaire, et n'y suffisant pas.

Aujourd'hui même où je vous parle, combien n'y a-t-il pas de ces hommes du bon DIEU, qui, ne calculant jamais avec la peine ni avec la fatigue, se dépensent du matin au soir, et du soir au matin ! Ce sont souvent des matinées entières, ou des après-midi, passées à confesser ; à certains jours de la semaine, principalement les samedis et les veilles des fêtes, toute la journée y passe,

sans compter une partie de la nuit. Et il ne fait pas toujours bon au confessional, je vous assure, principalement pendant les grosses chaleurs d'été, et pendant les grands froids d'hiver.

Et les baptêmes? et les mariages? et les enterrements? et le soin des enfants, avec la longue et laborieuse préparation des premières communions?

« Soit. Mais ce n'est pas partout comme ça. Dans notre pays, où l'on n'est pas dévot, il n'y a guère à confesser ni à prêcher; et les Curés n'ont pas grand'chose à faire. » — Hélas! ce n'est que trop vrai. Mais est-ce leur faute s'ils ne sont pas aussi occupés qu'ailleurs? Après tout, ils font ce qu'ils peuvent, et par conséquent ce qu'ils doivent. Or, un homme qui fait ce qu'il doit, ne peut être taxé de fainéant.

Si, dans votre pays, les Curés ne travaillent pas toujours autant qu'ils le pourraient et qu'ils le voudraient, ce n'est par leur faute, c'est la vôtre. Allez vous confesser, et votre Curé confessera. Confessez-vous souvent, et il confessera souvent et de bon cœur. Allez à l'église : et il vous prêchera. En un mot, soyez chrétien, et vous le trouverez prêtre;

de plus en plus prêtre, à mesure que vous serez plus chrétien. Il n'y a pas de Curé qui refuse le travail quand on le lui offre.

C'est un peu fort de reprocher à un marchand de ne pas vendre lorsque personne ne vient lui acheter; à un notaire ou à un banquier, de ne pas faire d'affaires, lorsque personne ne se présente dans leur étude; à un officier, de ne point conduire bravement ses soldats au feu, lorsque ceux-ci refusent de marcher! C'est là, cependant, ce que vous faites, vis-à-vis de votre Curé.

Et puis, qui vous dit que votre Curé ne se crée pas lui-même des occupations, des occupations sérieuses et conformes à son état, lorsque votre coupable indifférence le laisse chômer? Parce que vous ne le voyez pas confesser ou prêcher, vous dites qu'il ne fait rien. Qu'en savez-vous?

« Mais on voit les Curés se promener, aller et venir, se visiter, rire ensemble. Ce n'est pas là du travail. » — Sans doute, puisque c'est du repos. Ces prêtres ont travaillé, voilà pourquoi ils se reposent. Est-ce que vous ne vous reposez pas après avoir travaillé, vous qui criez contre eux?

Le travail de tête, nous le constatons tout

à l'heure, nécessite bien plus de repos que le travail manuel; un ouvrier, un cultivateur peut, sans nuire à sa santé, travailler toute la journée, ne s'interrompant que pour les repas. Je défie ceux qui se livrent au travail intellectuel d'en faire autant, du moins plusieurs jours de suite. Ils attraperaient une fièvre cérébrale. Si donc les prêtres se promènent, s'ils vont et viennent, comme vous dites, c'est afin de pouvoir reprendre leur travail. Ils rient entre eux : voulez-vous qu'ils pleurent?

Et puis, vous les voyez se promener; car pour se promener et prendre l'air, il faut sortir : vous ne les voyez point travailler, parce que les prêtres ne travaillent pas dans la rue ni au milieu des champs. Et là-dessus, vous dites qu'ils ne font que se promener! Je vous le demande à vous-même, est-ce juste?

Maintenant qu'il y ait, par-ci, par-là, des prêtres, des Curés qui flânent un peu, c'est le tort qu'ils ont, et ils en répondront devant DIEU. C'est comme parmi les ouvriers : par-ci, par-là, et même trop souvent, on en voit qui flânent un peu, on en voit qui flânent beaucoup; ils ont grand tort. Mais direz-vous pour

cela que *les* ouvriers, c'est-à-dire tous les ouvriers, sont des flâneurs.

Les Curés ne sont donc pas des fainéants ; les Curés ne sont pas des gens inutiles ; les Curés ne sont pas des propre à rien. En répétant ces grossièretés-là, vous vous faites l'écho de ces misérables impies qui n'apprennent qu'en enfer que prier, c'est travailler ; que dire la messe, c'est travailler ; que chanter les louanges de DIEU, c'est travailler ; que confesser et sauver les âmes, c'est travailler. En s'attaquant au prêtre, c'est à DIEU et à sa sainte Religion qu'ils en veulent.

Le prêtre est le grand travailleur de DIEU sur la terre, et son travail est le premier, le plus noble, le plus utile, et, ajoutons-le, le plus pénible de tous.

## X

**Les Curés aiment la bonne chère,  
le bon vin et les gros dîners.**

Ils aiment certainement mieux ce qui est bon que ce qui est mauvais. Où est le mal ?  
Et vous donc ?

Vous dites que les Curés aiment la bonne chère. Ici encore, qu'en savez-vous? Est-ce que par hasard vous vivez, vous mangez avec eux? Dans ce cas, de quoi vous plaindriez-vous? Et si vous n'en êtes pas, je vous le répète, comment savez-vous ce qui se passe chez eux? Les gens qui disent le plus de ces sottises-là, sont précisément ceux qui n'ont aucun rapport avec leurs Curés et qui se croiraient déshonorés vis-à-vis des frères et amis, s'ils pouvaient être soupçonnés de hanter le presbytère.

« Si fait, répondent nos brailiards; nous savons ce qui se passe chez les Curés. Ne les voyons-nous pas aller dîner les uns chez les autres, surtout les jours de conférences? On sait qu'ils restent longtemps à table, qu'ils mangent et qu'ils boivent bien. » — Et c'est de là que vous concluez que les prêtres font habituellement bonne chère, qu'ils sont des fricoteurs et des gourmands, qu'ils aiment à gobelotter? Autant vaudrait dire qu'on danse toujours dans votre pays, parce qu'on y danse deux ou trois fois par an; et que dans telle ou telle famille d'ouvriers ou de cultivateurs, on fait toujours la noce, parce que, quatre ou cinq fois par an, on y fête joyeuse-

ment quelques parents et quelques amis.

Il est parfaitement vrai, et c'est tout simple, que les Curés, surtout les Curés de campagne, se visitent volontiers, et parfois dînent les uns chez les autres. Mais, sachez-le bien, ce n'est point là de la gourmandise, c'est de la bonne et fraternelle hospitalité. L'hospitalité a pour ainsi dire disparu de nos mœurs, à mesure que la charité chrétienne s'est refroidie; elle ne se retrouve plus guère que dans le clergé, et il est tout simple qu'elle s'exerce principalement entre confrères.

Les pauvres Curés de campagne, isolés dans leur presbytère ont, plus que d'autres, besoin de se voir, de se confier mutuellement leurs peines, leurs difficultés, leurs joies; sans ces bonnes visites, si fort calomniées, les paroisses rurales seraient des prisons cellulaires; avec ces visites, nos Curés ont la force de mener la vie dure qu'ils mènent.

Un protestant, nullement hostile aux prêtres catholiques, me disait naguère: « Je ne comprends pas qu'un homme intelligent, comme sont la plupart de vos prêtres, puisse se résoudre à être Curé de campagne. Ces pauvres Curés sont tout seuls; ils n'ont point d'intérieur, puisqu'ils ne sont pas mariés.

Où puisent-ils le courage de vivre ainsi ?  
Où ils le puisent ? D'abord et avant tout, dans l'amour de JÉSUS-CHRIST, et dans le dévouement sacerdotal ; mais aussi dans ces bonnes et fraternelles relations avec leurs voisins. Encore une fois, où est le mal ?

Et, quand un Curé reçoit ainsi un ou deux confrères, n'est-il pas tout naturel qu'il les traite un peu mieux que lui-même quand il est seul ? N'en faites-vous pas autant quand vous recevez quelque ami ?

Quant à ces « gros diners, » dont on affecte de parler chaque fois qu'il est question de la table des Curés, qui ne sait que ces grandes occasions se représentent une fois à peine tous les ans ou tous les deux ans ? C'est, par exemple, le jour de la visite pastorale, où, pour faire honneur à son Évêque, le Curé invite nécessairement les cinq ou six confrères les plus voisins, ainsi que son maire, son adjoint, son président de fabrique, et quelques autres gros bonnets de l'endroit.

C'est encore le jour où la conférence ecclésiastique du canton se tient chez lui, et où il lui faut donner à dîner à ses confrères, toujours plus ou moins nombreux. Mais la visite de l'Évêque se fait tous les trois ou qua-

tre ans, et le tour de la conférence ecclésiastique ne revient à chaque Curé que tous les dix-huit mois ou même tous les deux ans.

Et c'est trop heureux que ces grandes circonstances ne reviennent pas plus souvent; car les pauvres Curés ne pourraient y suffire. Avec la misérable indemnité de neuf cents ou neuf cent cinquante francs, qu'ils reçoivent annuellement de l'Etat, et avec leur casuel, toujours si restreint, souvent nul, comment pourraient-ils, je vous le demande, donner souvent de « gros diners, » et faire bonne chère le reste du temps? Ils le voudraient, qu'ils ne le pourraient matériellement pas.

Je voyais ces jours-ci un marchand de vins, de Bretagne, qui me parlait précisément de cela. Il me disait : « Je ne sais, en vérité, où l'on prend que les prêtres aiment et achètent les bons vins. Pour moi, qui fournis une bonne partie de la contrée, je n'ai pas de plus mauvaise pratique que MM. les Curés; ils me prennent toujours ce que j'ai de meilleur marché, et par conséquent de moins bon. S'ils se régalent avec cela, ils ne sont pas difficiles. »

Je le sais, en ces jours de grandes réunions, nos bons Curés mettent, comme on dit, les

petits pots dans les grands, et se saignent à blanc pour faire honneur à leurs hôtes. Ils tirent de leur cave trois ou quatre bouteilles de bon vieux vin échappées au déluge et réservées pour la circonstance, à moins qu'elles ne lui soient données à cet effet par quelque bon paroissien? Qui aurait le courage de les en blâmer, sauf peut-être vous?

Maintenant, qu'à ces « gros diners » on reste un peu longtemps à table, c'est peut-être un tort, vu surtout les mauvaises langues des cabarets voisins; mais outre qu'il n'y a pas moyen de dîner aussi rondement quand on est douze ou quinze que quand on est seul, il ne faut pas s'imaginer que tout le temps se passe à boire et à manger: on cause, on parle de mille affaires; et si les prêtres rient volontiers quand ils sont ensemble, c'est qu'ils sont contents, non de festiner, mais de se trouver les uns avec les autres et de pouvoir parler à cœur ouvert.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait jamais eu le moindre excès dans ces sortes de réunions: ce serait un miracle. Mais ce qui est incontestable, c'est que les excès sont, Dieu merci! rares et très-rares; que ceux qui, de temps en temps, s'y laissent aller font très-

mal, et que c'est une abominable calomnie de profiter de ces exceptions pour accuser *tous* les prêtres d'aimer « la bonne chère, le bon vin et les gros diners. »

C'est le contraire qui est vrai. Les prêtres font habituellement maigre et très-maigre chère. Ils sont sobres, presque tous par habitude, beaucoup par vertu, tous plus ou moins par nécessité. Ils boivent de la piquette, ou du cidre, ou de la petite bière, surtout après ces diners qu'on leur reproche si injustement. Les pauvres gens, pour peu qu'ils y aient mis un peu d'amour-propre, se trouvent à moitié ruinés pour le reste de la saison. Et vous qui criez tant, vous seriez joliment attrapés si vous deviez vous contenter alors de la maigre pitance de votre Curé.

Ici, comme toujours, c'est le voleur qui poursuit le gendarme ; ce sont messieurs les ivrognes, ce sont les piliers de cabaret qui, au lieu de travailler, passent leur temps à déblatérer contre la prétendue intempérance des prêtres. Ils mentent. Laissons-les dire.

## XI

**Les Curés sont des gens dangereux,  
qui fourrent leur nez dans toutes nos affaires,  
et qui s'insinuent dans les familles.**

Allons droit au fait; découvrons le pot-aux-roses. En bon français, toutes ces belles récriminations se traduisent ainsi : « Je n'ose pas me confesser, parce que j'en aurais trop à dire; et cela m'ennuie de voir ma femme se confesser, parce que cela me gêne. Et puis, je n'ai pas besoin de mon Curé pour savoir ce que j'ai à faire. » Une, deux, trois sottises.

Au fond, c'est à la confession, c'est au sacrement de Pénitence que s'en prennent les braves qui en auraient trop à dire. A les entendre, c'est la faute du Curé. Pourquoi confesse-t-il ? Pourquoi nous poursuit-il partout, avec son confessionnal sur le dos ?

Et, en effet, ces gens-là ne peuvent pas voir un prêtre sans penser aussitôt à cette désagréable confession. Pour eux, le Curé qui

passé, c'est le sacrement de Pénitence qui passe, et qui les regarde comme un créancier regarde son débiteur. C'est un vrai cauchemar.

Mais, mes braves, c'est précisément ce qui prouve le besoin urgent que vous avez de la confession; et il n'y a que le prêtre qui puisse l'entendre. Il doit l'entendre, pour pouvoir vous réconcilier avec le bon DIEU. Confesser, ce n'est pas seulement son droit, c'est son devoir; c'est son affaire. Vous confesser, c'est votre affaire, à vous, parce que c'est votre devoir; oui, votre devoir, et par-dessus le marché votre intérêt; à moins que vous ne préféreriez aller en enfer.

A ce point de vue, « vos affaires, » ce sont vos péchés; et si cela ne vous amuse pas que votre Curé « mette son nez dans vos affaires, » c'est-à-dire entende l'aveu de vos péchés, cela ne l'amuse pas non plus, croyez-le bien. Mais il le faut; sans cela, vous êtes perdu.

C'est comme le médecin et le malade. Quand un pauvre homme a un abcès ou un dépôt, ce n'est pas pour s'amuser qu'il a recours au médecin, et ce n'est pas davantage pour s'amuser que le médecin lui donne du bistouri, et lui travaille le corps, malgré ses

cris. Le prêtre est le médecin des âmes; l'abcès, le dépôt, ce sont les péchés; l'opération, c'est la confession. Qui a jamais dit que les médecins sont « des gens dangereux, » parce qu'ils nous tâtent le pouls, nous questionnent, nous font montrer la langue, et ne craignent pas, pour nous guérir, de nous faire mal?

Mais le prêtre ne « fourre pas son nez, comme vous dites si gracieusement, dans toutes vos affaires. » Il ne s'occupe que de ce qui le regarde directement ou du moins indirectement, c'est-à-dire des maladies de votre conscience, ou de ce qui pourrait ramener ces maladies. Il ne s'occupe pas du reste. A quoi bon?

Il confesse votre femme, si elle le veut, non certes pour « s'insinuer dans votre famille, » ce dont il n'a nul besoin et nulle envie; mais uniquement pour lui rappeler ses devoirs, pour lui apprendre à vous demeurer fidèle, à être patiente et douce avec vous, à supporter vos défauts, à être une bonne mère de famille, bien dévouée, bien rangée, bien chrétienne. Voilà ce qu'il dit à votre femme quand elle vient se confesser; voilà ce qu'elle rapporte du confessionnal à la maison. Au

Hen de vous plaindre de votre Curé, vous devriez le remercier.

N'ai-je pas connu à Paris un banquier juif qui ne voulait avoir à son service que des domestiques catholiques, et bons catholiques? Aux grandes fêtes, il leur rappelait, au besoin, la confession et la communion, leur donnant toute liberté à cet égard. Pourquoi? Était-ce par dévotion, puisqu'il était juif? Quoique juif, il reconnaissait l'influence salutaire de la confession au point de vue de sa caisse. Vous, pourquoi ne la reconnaissez-vous pas de même, au point de vue de la paix de votre ménage, et de la bonne conduite de vos enfants?

Non-seulement le prêtre, le confesseur n'est pas un danger pour les familles, mais il en est le grand bienfaiteur, au nom du bon Dieu qu'il représente. Combien de ménages désunis n'a-t-il pas rapprochés! Combien de libertins, d'ivrognes et de coureurs qui faisaient la honte et le désespoir de leur femme et de leurs enfants, n'a-t-il pas réussi à transformer en honnêtes gens, en ouvriers laborieux, en bons pères de famille! Combien de fois n'a-t-il pas retenu, sur la pente fatale du désespoir, telle et telle malheureuse femme

prête à se jeter à l'eau, ou à s'enfuir du toit conjugal, à cause des mauvais traitements ou de l'inconduite de son mari!

La confession et, par conséquent, le confesseur sont un incomparable bienfait de la Providence, et il faut avoir perdu le sens commun pour ne pas le comprendre.

Il faut également avoir perdu la tête pour s'imaginer que, dans les affaires de la conscience, on n'a pas besoin du prêtre pour savoir ce que l'on a à faire. En envoyant ses Apôtres, qui furent ses premiers prêtres, pour sauver le monde, le bon DIEU leur a dit. « Allez, prêchez l'Évangile à toute créature. » Enseignez tous les peuples, et apprenez-leur à observer mes lois. » Or, pour tous et pour chacun, les affaires de la conscience consistent à connaître et à observer les lois de DIEU; en d'autres termes, à écouter l'Église, qui nous parle par les prêtres, et qui, par eux, nous dirige et nous soutient dans la voie du salut.

Cette triple sottise, qui court les rues, et qui voudrait nous éloigner de nos prêtres, est donc tout simplement un blasphème contre la confession et, par-dessus le marché, une de ces absurdités qui ne vaudraient pas

la peine d'être relevées, s'il n'y avait pas dans notre belle France tant de serins, toujours prêts à répéter tous les airs qu'on leur joue.

## XII

**Les Curés sont des hommes d'argent,  
des gens intéressés qui demandent toujours**

Des hommes d'argent? Dites donc des hommes sans argent; et c'est pour cela qu'ils demandent toujours, non pour eux-mêmes, mais pour l'Église et pour les pauvres. Et c'est ce qui fait qu'ils ne sont pas intéressés, mais intéressants.

Des hommes d'argent? Est-ce à cause de ces minces redevances qu'on appelle le casuel? Mais rien de plus légitime que ce casuel : il est réglé d'un commun accord entre l'Église et l'État, qui l'accordent à titre de supplément de traitement, de supplément indispensable; le tarif en est réglé d'avance, et le Curé ne peut pas le modifier; d'ailleurs, il se réduit à bien peu de chose, sauf certains frais de luxe, pour les grands mariages et les grands enterrements; mais alors, il est par-

faitement loisible de s'en passer. Et puis, remarquons-le bien, une bonne partie de ce casuel est réservé à la *fabrique*, laquelle est chargée de l'entretien matériel et des réparations de l'église; dans les grandes villes, l'entreprise des pompes funèbres absorbe la plus grande partie de ces dépenses irritantes.

Ajoutons bien vite qu'en beaucoup de paroisses rurales le chiffre du casuel est dérisoire, et qu'enfin *jamais* on n'y oblige les pauvres.

Et c'est pour cela que les prêtres seraient des hommes d'argent? Quelle injustice! « Ils demandent toujours de l'argent, » dit-on. Sans doute, puisqu'ils n'en ont pas, et qu'il leur en faut pour soulager les pauvres et pour soutenir les Œuvres paroissiales. Est-ce avec son misérable traitement de neuf cents ou neuf cent cinquante francs qu'un pauvre Curé peut faire efficacement ses charités? Hélas! il a tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Voilà pourquoi il quête, il demande. Donne qui veut, et, chose curieuse! ceux qui ne donnent jamais rien sont toujours les premiers à crier comme si on les écorchait. Au fond, tout cela n'est que de la méchanceté, du parti pris contre le clergé; c'est un man-

que de foi, et surtout un manque de cœur.

En somme, et malgré des exceptions heureusement bien rares, les Curés sont partout les pères des malheureux, leur principal, pour ne pas dire leur unique refuge. Quand un pauvre n'a plus de pain, à quelle porte va-t-il frapper? Instinctivement à celle du prêtre, parce qu'il sait que, là du moins, il lui sera fait bon accueil. Pauvre lui-même la plupart du temps, le prêtre ne peut pas toujours beaucoup donner; mais peu ou beaucoup, il donne toujours de bon cœur.

Les impies ont beau dire et beau faire, c'est un fait reconnu que la charité est le plus bel apanage du clergé catholique. Que si vous n'êtes pas de cet avis, tant pis pour vous.

### XIII

#### Les Curés veulent rétablir la dîme

Voilà encore une de ces fameuses rengaines, avec lesquelles les sociétés secrètes font voter rouge dans les élections, et dont les meneurs qui en parlent sont les premiers à rire dès que le tour est joué.

Répétons-le pour la centième fois : on appelait autrefois *dîme* (ou dixième), une redevance que les monastères et les seigneurs ecclésiastiques recevaient des fermiers à qui ils louaient leurs propriétés. C'était donc un impôt de dix pour cent, ou, si on l'aime mieux, le prix de location de la ferme, de la métairie qu'on se chargeait d'exploiter. Sur ces terres-là on ne payait ni à l'État ni à personne aucun autre impôt; et dans les mauvaises années, on payait ce qu'on pouvait, sans jamais craindre les huissiers ni les saisies. Rien n'était doux et paternel comme ce régime, d'autant plus qu'au besoin l'on était assuré de la protection du puissant propriétaire.

Tout cela est changé, et le pauvre monde n'en est pas plus heureux. Au lieu de payer la dîme, c'est-à-dire dix pour cent, à un seigneur bon et miséricordieux par vocation, on paye aujourd'hui vingt, vingt-cinq pour cent, quelquefois même davantage, à un tout-puissant seigneur, qui s'appelle « l'État, » et qui n'entend pas la plaisanterie. Si vous ne payez pas au jour et à l'heure dite, vous êtes saisi, vendu, expulsé, réduit à la misère, avec votre femme et vos enfants. Telle est la loi, tel est le monde moderne.

Il n'en était pas ainsi autrefois, du temps de cette fameuse dime, qui apparaît si noire aujourd'hui et si horrible, uniquement parce qu'elle avait un caractère religieux.

Quoi qu'il en soit, il est cent fois absurde de prétendre que les Curés songent « à rétablir la dime. » Ces choses-là sont si bêtes, qu'on ne sait en vérité que répondre. Il n'y a pas un seul Curé de France ou de Navarre à qui une pareille pensée soit jamais entrée dans la tête.

Et puis, quand ils le voudraient, comment le pourraient-ils? Est-ce que ce sont par hasard les Curés qui règlent et qui votent le budget?

Mais à quoi bon insister davantage? Cet épouvantail du rétablissement de la dime si l'on ne vote pas rouge, n'est qu'une machine électorale, aussi sotte que coupable. Personne n'y croit, excepté le pauvre peuple des électeurs-cornichons, dont nous parlions tout à l'heure.

Si vous y croyez, vous, mon pauvre ami, je vous plains; vous n'êtes pas fort.

## XIV

**Les Curés sont les ennemis du progrès,  
de la liberté et de la société moderne**

Les prêtres sont des gens pacifiques et raisonnables qui, à l'exemple de Celui dont ils sont les ministres, aiment tout ce qui est bon, et repoussent tout ce qui est mauvais.

Dans ce qu'on est convenu d'appeler le progrès, la liberté, la société moderne, il y a du bon et il y a du mauvais, il y a du vrai et du faux. L'Église et les prêtres louent et aiment tout ce qu'il y a de bon, tout ce qu'il y a de vrai dans ce progrès, dans cette liberté, dans cette société moderne; et tout ce qu'il y a, et tout ce qu'il peut y avoir là-dedans de faux et de mauvais, de dangereux pour les âmes, d'opposé à la loi de DIEU, ils le blâment, ils le repoussent hautement. Ont-ils tort? N'est-ce pas là une affaire de simple bon sens? N'est-ce pas pour eux un devoir, un devoir rigoureux et sacré?

» Mais on ne s'accorde pas sur ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans la société mo-

derne. » — Quels sont ceux qui ne s'accordent pas ? Les catholiques ont un moyen bien simple d'y voir clair, et par conséquent d'être d'accord : ils ont l'autorité de l'Église, laquelle est précisément chargée d'enseigner aux hommes ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est vrai et ce qui est faux, en quelque matière que ce soit. Et comme cette autorité est divine, et, par conséquent, infaillible, en l'écoutant et en suivant ses directions, nous ne pouvons pas nous tromper.

Donc, en cas de contestation, pour discerner la paille du bon grain, recourons à l'Église, laquelle nous parle par le Pape, par nos Évêques et par nos prêtres. Écoutons ce que nous enseigne notre Curé, au nom de notre Évêque et du Pape ; et laissons dire les révolutionnaires de toutes nuances, c'est-à-dire ceux qui, à un degré quelconque, se révoltent contre l'autorité de DIEU.

Ce que l'Église nous enseigne sur le vrai et sur le faux progrès, sur la vraie et sur la fausse liberté, c'est la vérité ; et cette vérité, il ne suffit pas de la connaître, il faut l'aimer et la mettre en pratique.

Les Curés ne sont donc en aucune manière les ennemis de ce qu'il peut y avoir de bien

dans notre société et dans nos institutions modernes, pas plus qu'autrefois ils ne l'étaient par rapport aux anciens usages et aux lois d'une société qui n'est plus.

Mais en voilà assez sur un sujet qui touche à la politique, où les journaux et les bavards ont beau jeu à pécher en eau trouble, et où ils ne mêlent le nom des Curés que pour soulever contre eux les passions populaires ; passions d'autant plus terribles qu'elles sont plus aveugles, et que les ouvriers ainsi ameutés contre le clergé comprennent moins ce dont il est question.

C'est une chose bien coupable que d'abuser ainsi de la crédulité et de l'honnêteté du pauvre peuple, pour le détacher de ses meilleurs amis, qui sont les prêtres.

## XV

**Les prêtres sont des hommes comme les autres**

Oui et non. Oui, en ce sens qu'ils ont, comme les autres, deux pieds, deux bras, deux jambes et une tête, et qu'étant citoyens comme les autres, ils ont les mêmes droits,

les mêmes privilèges que les autres. Non, en ce sens qu'ils sont les ministres de DIEU; ce que ne sont pas les autres.

En tant qu'il est homme, un père de famille n'est pas autre chose que ce que sont ses enfants : il est homme comme eux, et eux, ils sont hommes comme lui, ni plus ni moins. Mais en tant qu'il est père, il est beaucoup plus que ses enfants, lesquels ne sont pas du tout ce qu'il est. Et ce qu'il est, il l'est de par DIEU, qui est l'auteur de la famille et la source de l'autorité paternelle.

Ainsi en est-il du prêtre. Le même DIEU qui a institué la famille, a institué l'Église et le sacerdoce ; il a établi lui-même un sacrement, qui s'appelle le sacrement de l'Ordre, et a voulu que tous ceux qui recevraient ce sacrement participeraient plus ou moins à son autorité sur le monde. Ce sont ces hommes qu'on appelle des prêtres et, à un degré supérieur, les Évêques, dont le Pape est le chef.

Ces hommes, désormais consacrés à DIEU, ont pour mission, et cette mission leur vient de DIEU même, de le faire connaître aux autres hommes, de leur apprendre à observer ses lois, d'enseigner aux grands et aux petits

la véritable Religion, ce qu'il faut croire, ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter pour être ici-bas de vrais serviteurs de DIEU, et pour jouir éternellement dans le ciel du bonheur de DIEU même.

Ils ont pour mission d'offrir le grand sacrifice de la Religion, qui est la messe, et de présider au culte divin ; de pardonner les péchés à ceux qui s'en repentent, et qui les confessent sincèrement ; de sauver, de sanctifier leurs frères en toutes circonstances, d'assister à la mort les pauvres mourants, et d'être ainsi comme les pères des chrétiens, leurs sauveurs, leurs consolateurs et, à la suite de leur divin Maître, des médiateurs entre DIEU et les hommes.

Est-ce que les autres hommes ont le pouvoir de faire tout cela ? Donc les prêtres, qui ont ce pouvoir, ne sont pas « des hommes comme les autres. » Ils sont ce que ne sont pas les autres, les Envoyés de DIEU, les ministres de JÉSUS-CHRIST, les pères des âmes.

Écoutez ce que dit du prêtre un de nos célèbres démocrates modernes, mort chrétiennement depuis, mais alors témoin plus qu'impartial :

« Il est, dans chaque paroisse, dit Lamar-

tine, un homme qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde ; — qu'on appelle comme témoin ou comme conseiller dans tous les actes solennels de la vie ; — sans lequel on ne peut ni naître ni mourir ; — qui prend l'homme au sein de sa mère, et ne le laisse qu'à la tombe ; — qui bénit ou consacre le berceau, la couche nuptiale, le lit de mort et le cercueil ; — un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre ; — que les inconnus même appellent *mon père* ; — aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes ; — un homme qui est le consolateur par état de toutes les peines de l'âme et du corps ; — l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence ; — qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte : le riche pour verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir ; — qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes inférieures par sa vie pauvre et souvent par l'humilité de sa naissance ; aux classes élevées par l'éducation, la science et la noblesse des sentiments que la Religion inspire et commande ; — un homme enfin

qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs, avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite.

« Cet homme, c'est le Curé. »

Oh! que nous devons donc respecter nos prêtres, leur autorité, leur divin caractère! Nous leur devons, pour ainsi dire, le religieux respect et la soumission que nous devons à JÉSUS-CHRIST lui-même. Ne leur a-t-il pas dit de sa bouche sacrée, en la personne des Apôtres: « De même que mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise. »

Tels sont nos prêtres.

Les impies, les protestants, les francs-maçons, les mauvais sujets qui calomnient et outragent « les Curés » outragent et attaquent JÉSUS-CHRIST, qui est en ses prêtres et qui, par eux, continue à sauver les hommes. Aussi n'est-ce pas seulement une injustice et une grossièreté, comme nous l'avons dit; c'est de plus un véritable blasphème.

- Ne faisons pas comme ces malheureux-là. Tout au contraire, entourons nos prêtres de toutes sortes d'égards; assistons-les, défen-

dons-les, aimons-les. Un chrétien ne devrait jamais passer devant un prêtre sans le saluer religieusement; ce n'est pas à l'homme, c'est au prêtre, c'est à JÉSUS-CHRIST que se rapporte cette marque d'honneur, cet acte de foi.

## XVI

**Mais il y a de mauvais prêtres. Comment ceux-là peuvent-ils être les ministres de DIEU ?**

Hélas ! oui ; il y a eu, il y a, et il y aura toujours par-ci par-là quelques mauvais prêtres. Ce sont les héritiers de Judas.

DIEU merci ! il n'y en a pas beaucoup ; et au milieu de la masse des bons, des vrais prêtres, ils forment une imperceptible exception.

Quand un prêtre manque à ses devoirs, on le sait bien vite ; on le crie sur les toits ; toutes les trompettes du département s'en mêlent, et l'on en dit ordinairement dix fois, vingt fois plus qu'il n'y en a. Et pourtant c'est à peine si à de longs et rares intervalles

on cite un ou deux de ces malheureux scandales.

C'est précisément là ce qui prouve qu'il y a peu et très-peu de mauvais prêtres. Sur une belle étoffe blanche, la moindre tache saute aux yeux : dans les rangs du clergé catholique, si respectable et si pur, un seul prévaricateur offusque, indigne tout le monde. Les Évêques le condamnent et le chassent aussitôt du diocèse ; tout en le plaignant, ses confrères indignés le repoussent ; il en est de même de la multitude des fidèles ; et le mépris dont les méchants eux-mêmes poursuivent le coupable, est encore un hommage frappant, bien qu'involontaire, rendu à la vertu de tous les autres.

Il ne sera pas inutile de remarquer ici, en passant, que les bons fidèles ne blâment pas le mauvais prêtre de la même manière que le font les méchants : les bons gémissent encore plus qu'ils ne s'indignent ; les méchants, les mauvais sujets, les journalistes impies font mine de s'indigner, eux aussi, tandis qu'au fond ils sont enchantés de flairer un scandale. Ce n'est pas l'amour de la vertu outragée qui leur fait crier sus au mauvais prêtre ; encore moins le zèle d'une religion qu'ils n'ont pas :

ils voient là une occasion d'accuser tous les prêtres, et d'ameuter contre eux la multitude, en mettant sur le compte de tous ce qui est le fait d'un seul.

Qu'ils me permettent de leur rappeler, ces vertueux indignés, la réponse de Notre-Seigneur aux pharisiens qui lui avaient amené un jour une pauvre femme convaincue d'adultère. Le Fils de Dieu, qui voyait le fond de leurs cœurs, se contenta de leur dire : « *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.* » Ils filèrent tous les uns après les autres, sans plus dire un mot.

Si, en face d'un pauvre prêtre, tombé dans le mal, on donnait la même règle à nos pharisiens de cabarets et d'ateliers, je crois qu'on n'aurait pas de peine à compter les innocents qui resteraient. Qu'ils se regardent un instant eux-mêmes, et ils s'apercevront peut-être qu'ils en ont fait, qu'ils en font tous les jours dix fois plus que le malheureux qu'ils lapident.

Quand je pense que, parmi les gens les plus ardents à manger du prêtre et à publier sur les toits le moindre scandale ecclésiastique apparaît aux premiers rangs un journaliste, un journaliste connu, qui entretenait à Paris,

sept ménages ! Et ceci est absolument sûr : je le tiens d'un homme grave qui connaissait le vertueux personnage.

Un autre journaliste, également chef d'émeute contre le clergé, nuit et jour à la piste des scandales, se vantait naguère devant un homme de lettres qui me l'a répété, d'avoir, dans presque tous les quartiers de Paris, son pied à terre conjugal ; et il poussait le raffinement jusqu'à dicter, tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ses misérables complices ses articles anti-cléricaux !

Et tous deux étaient mariés et pères de famille !

O purs pharisiens du dix-neuvième siècle !

Ceci soit dit, non pour excuser le prêtre coupable, même repentant, mais pour constater une fois de plus la criante inconséquence et l'injustice des hommes dont nous parlons ici.

Néanmoins, tant qu'il n'est pas frappé par la sentence de son Évêque, le mauvais prêtre conserve son autorité religieuse, tout indigne qu'il en est. C'est comme un magistrat prévaricateur, qui continue à juger, et à juger légitimement, tant qu'il n'est pas révoqué par l'autorité supérieure. C'est comme un

officier, traître à la patrie, qui continue à commander ses soldats, jusqu'au jour où il est privé de son commandement et puni de sa trahison..

Ce n'est point, en effet, parce qu'il est bon et vertueux, mais parce qu'il est prêtre, parce qu'il est curé, que le prêtre exerce son ministère dans sa paroisse, prêche, confesse, etc.

Et voilà comment il y a malheureusement quelques mauvais prêtres, et comment ils peuvent être les ministres de Dieu, tant qu'ils ne sont pas découverts et frappés d'interdit.

\*  
\*\*

La bêtise et la mauvaise foi combinées des « ennemis des Curés » ont mis en circulation quantité d'autres bourdes, tout aussi fortes que celles dont nous venons de parler ici. Ce sont des niaiseries si sottes, ou des ignorances si inconcevables, ou de si criants mensonges, qu'il n'est pas même nécessaire d'en faire mention. Je vous en laisse le soin, à vous braves et honnêtes gens à qui s'adressent ces quelques mots. Faites-en bonne justice, et ne

permettez pas qu'on les soutienne devant vous.

Rappelez-vous qu'en insultant vos prêtres, c'est votre Religion qu'on insulte, votre Religion et votre DIEU. En cela, comme en tout, soyez chrétiens; et que DIEU vous bénisse!

## ÉPILOGUE

« Coah!... Coah!... »

Un jour le spirituel et vénérable abbé C... , aumônier d'une des plus importantes prisons de Paris, marchait tranquillement dans une rue peu fréquentée du faubourg Saint-Antoine, récitant son bréviaire. C'était en été; portes et fenêtres des petites boutiques, tout était ouvert, et les ouvriers travaillaient au grand air.

Affectueusement salué par ceux qui le connaissent, le bon abbé passa devant un petit atelier de tailleurs, dont la devanture ouverte à la hauteur des fenêtres du rez-de-chaussée laissait voir quatre ou cinq ouvriers, les j. m-

bes croisées sur leur établi, qui cousaient, piquaient, travaillaient avec une ardeur plus ou moins parisienne.

En apercevant le prêtre, l'un d'eux, sans doute le bel esprit de la bande, crut faire merveille en criant : « Coah ! coah ! »

L'abbé s'arrête, ferme son livre, le regarde, et lui dit, avec son accent fortement méridional, si incisif et si drôle : « Hé, mon bel ami !... Comme vous chantez bien ! Dites-moi : y a-t-il longtemps que vous êtes en cage ? »

« Bravo, bravo, M. le curé ! » s'écrièrent les autres en éclatant de rire. Et, regardant le « bel oiseau, » qui était tout attrapé : « Animal ! lui dit l'un d'eux ; cela t'apprendra à crier après les prêtres. »

Ce fameux « coah ! » que connaissent si bien les échos de nos cabarets, est aussi fin, aussi spirituel, aussi délicat que l'aimable animal auquel il est emprunté. Il dénote une dose d'esprit peu commune, et un esprit du meilleur aloi.

J'ai connu dans le temps un gamin à qui, cependant, il n'a pas porté bonheur. C'était encore à Paris, mais cette fois dans un quartier des plus et des mieux fréquentés. Un prêtre passe. En le voyant, mon gamin fait

aussitôt un pied-de-nez et ouvre son bec pour lâcher un « coah ! »

Il n'avait pas fermé la bouche qu'une épouvantable claque lui fait voir trente-six chandelles, le fait pirouetter deux ou trois fois sur lui-même et manque de le renverser. Éperdu, il se frotte les yeux, et aperçoit, droit devant lui, un immense sergent de ville, qui l'empoigne et le mène au violon. Le jeune corbeau était en cage. Il y passa le reste de la journée, et n'en sortit qu'après avoir reçu, du commissaire d'abord, puis de deux ou trois inspecteurs, le complément de sa recette du matin. Une véritable leçon de chant.

Il faut avouer que ce « coah ! » manque de grâce. C'est un étrange choix qu'ont fait là, « les ennemis des Curés. » Si le cri du corbeau a l'avantage de leur rappeler, chose peu utile, que les prêtres sont vêtus de noir, il a le grand désavantage de les identifier eux-mêmes avec une des plus sales, des plus sottes, des plus méchantes bêtes de la création. Le corbeau vit de charogne; et ces gens-là vivent de corruption, de plaisirs ignobles, d'insultes et de vilaines choses de toutes sortes. Si c'est à cause de cela que le cri du corbeau est de-

venu leur cri de ralliement, ce n'est pas flatteur pour eux.

En somme, c'est un ridicule et dangereux métier, pour ce monde et pour l'autre, que d'être

**ennemi des curés**



# TABLE DES MATIÈRES

## CE QU'ILS SONT

Pages

I. Observation générale peu flatteuse pour les ennemis des Curés . . . . .	1
II. Que les ennemis des Curés sont, en général, des lâches. . . . .	2
III. Que les ennemis des Curés sont une collection de sots et d'ignorants . .	5
IV. Que les ennemis des Curés sont, pour la plupart, des jobards et des imbéciles	9
V. Que les ennemis des Curés sont un tas de brouillons et de mauvaises têtes.	13
VI. Que les ennemis des Curés sont la fine fleur des mauvais sujets . . . . .	16
VII. Que les ivrognes, les voleurs et les fripons sont les ennemis-nés des Curés.	18

## CE QU'ILS DISENT

VIII. Les Curés sont les ennemis du peuple.	20
IX. Les Curés sont des fainéants, des gens inutiles, des propre à rien . . . . .	26
X. Les Curés aiment la bonne chère, le bon vin et les gros diners . . . . .	33
XI. Les Curés sont des gens dangereux, qui fourrent leur nez dans toutes nos affaires, et qui s'insinuent dans les familles. . . . .	40

	Pages
XII. Les Curés sont des hommes d'argent, des gens intéressés qui demandent toujours. . . . .	45
XIII. Les Curés veulent rétablir la dime. . . . .	47
XIV. Les Curés sont les ennemis du progrès, de la liberté et de la société moderne. . . . .	50
XV. Les prêtres sont des hommes comme les autres. . . . .	52
XVI. Mais il y a de mauvais prêtres. Comment ceux-là peuvent-ils être les ministres de DIEU. . . . .	57
ÉPILOGUE. — « Coah! Coah! ». . . . .	63

15 Août 1875, en la fête de l'Assomption.



F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

## A LA MÊME LIBRAIRIE

---

DERNIÈRES PUBLICATIONS

de

**Mgr de Ségur**

---

**Ma Mère.** Souvenir de sa vie et de sa sainte mort, 1 beau vol. in-12, orné des portraits photographiés de Mgr de Ségur et de sa Mère : prix, 2 fr., *franco* 2 fr. 50.

**Le même,** sans les portraits : prix, 1 fr. 50, *franco* 2 fr.

**Le Tiers-Ordre de Saint-François,** édition considérablement augmentée, 1 vol. in-18 de 144 pages : prix, 40 cent., *franco* 50 cent.

**Le jeune Ouvrier chrétien,** petites directions spirituelles à l'usage des jeunes gens, 1 vol. in-18 de 300 pages environ : prix, 80 centimes, *franco* 1 fr.

**Le Cordon de Saint-François,** notice in-32, 8 pages, 12 exemplaires, *franco* 50 cent., le cent, *franco*, 2 fr.

**Les Ennemis des Curés,** ce qu'ils sont, ce qu'ils disent, 1 vol. in-18, 7<sup>e</sup> édition : prix, 20 cent.; *franco* 30 cent.; 50 exemplaires, *franco* 10 fr.

**Le Cordon Séraphique,** ses merveilleuses richesses, 1 vol. in-18 : prix, 20 cent.; *franco* 30 cent.

PRIX DES OUVRAGES DE M<sup>ES</sup> DE SÉGUR  
Expédiés franco par la poste. — Remises par nombres.

A CEUX QUI SOUFFRENT. — Conférences, 1 vol. in-18. . . . . 1 »  
 AUX APPRENTIS. — Avis et conseils, 1 vol. in-18. . . . . 30 »  
 AU SOLDAT EN TEMPS DE GUERRE, 1 vol. in-18. . . . . 10 »  
 CAUSERIES SUR LE PROTESTANTISME, 1 vol. in-18. . . . . 75 »  
 CONSEILS PRATIQUES SUR LA CONFESION, 1 vol. in-18. . . . . 15 »  
 — SUR LA COMMUNION. . . . . 20 »  
 — SUR LA PIÉTÉ, in-18. . . . . 40 »  
 — SUR LA PRIÈRE, in-18. . . . . 30 »  
 — SUR LES TENTATIONS. . . . . 40 »  
 GROSSES VÉRITÉS, in-18. . . . . 15 »  
 INSTRUCTIONS FAMILIÈRES ET LECTURES DU SOIR SUR TOUTES LES VÉRITÉS DE LA RELIGION, 2 vol. in-12. . . . . 6 »  
 JE CROIS, 1 vol. in-18. . . . . 50 »  
 JÉSUS-CHRIST, considérations familières sur la personne, la vie et le mystère du Christ, 1 vol. in-18. . . . . 70 »  
 LA CONFESION, in-18. . . . . 30 »  
 LE BON COMBAT DE LA FOI. . . . . 50 »  
 LE CONCILIE, 1 vol. in-18. . . . . 30 »  
 LA CONFIRMATION, in-18. . . . . 50 »  
 LE CORDON DE SAINT FRANÇOIS, in-18. le cent. . . . . 1 75 »  
 LE DENIER DE SAINT PIERRE, in-18. . . . . 10 »

LE DOGME DE L'INFAILLIBILITÉ, 1 vol. in-18. . . . . 1 »  
 L'ÉCOLE SANS DIEU, in-18. . . . . 30 »  
 LA FRANCE AUX PIEDS DU SACRÉ-CŒUR, in-18. . . . . 10 »  
 LES MERVEILLES DE LOURDES, 1 vol. in-18. . . . . 1 »  
 LE MOIS DE MARIE, in-18. . . . . 90 »  
 LES PAQUES, 1 vol. in-18. . . . . 10 »  
 LE S-CŒUR DE JÉSUS, in-18. . . . . 80 »  
 LA MESSE, opuscule populaire, 1 vol. in-18. . . . . 50 »  
 LE PAPE EST INFAILLIBLE. . . . . 30 »  
 LA DIVINITÉ DE J.-C. . . . . 15 »  
 L'ÉGLISE, in-18. . . . . 30 »  
 L'ENFANT JÉSUS, in-18. . . . . 30 »  
 LA FOI DEVANT LA SCIENCE MODERNE, in-18. . . . . 50 »  
 LES FRANC-MAÇONS, in-18. . . . . 40 »  
 LA LIBERTÉ, 1 vol. in-18. . . . . 25 »  
 LE PAPE, in-18. . . . . 20 »  
 LA PASSION DE N.-S. J.-C. . . . . 20 »  
 LA PIÉTÉ ENSEIGNÉE AUX ENFANTS, 1 beau v. in-18. . . . . 3 50 »  
 LA PIÉTÉ ET LA VIE INTÉRIEURE. — 1<sup>er</sup> Traité. NOTIONS FONDAMENTALES, in-18. . . . . 35 »  
 — 2<sup>e</sup> Traité. LE RENONCEMENT, in-18. . . . . 50 »  
 — 3<sup>e</sup> Traité. LA GRACE ET L'AMOUR DE JÉSUS, 2 volumes in-18. . . . . 2 50 »

4<sup>e</sup> Traité. L'UNION A JÉSUS OU LE CHRÉTIEN VIVANT EN JÉSUS, 1 vol. in-18. . . . . 1 25 »  
 5<sup>e</sup> Traité. NOS GRANDS EN JÉSUS. 1<sup>re</sup> partie, in-18. . . . . 1 50 »  
 2<sup>e</sup> partie, 1 vol. in-18. . . . . 1 50 »  
 3<sup>e</sup> partie, 1 vol. in-18. . . . . 1 50 »  
 LA PRÉSENCE RÉELLE, in-18. . . . . 50 »  
 LA RELIGION ENSEIGNÉE AUX PETITS ENFANTS, in-18. . . . . 40 »  
 LA RÉVOLUTION, in-18. . . . . 70 »  
 LA SAINTE VIERGE, in-18. . . . . 90 »  
 LES SAINTS MYSTÈRES. Explications familières des cérémonies de la Messe, in-18. . . . . 75 »  
 LE SOUVERAIN PONTIFE, 1 vol. in-18 de 300 pages. . . . . 1 25 »  
 LE TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS, in-18. éd. augm. . . . . 50 »  
 LA TRÈS-SAINTE COMMUNION, in-18. . . . . 30 »  
 UNE PETITE SAINTE, in-18. . . . . 40 »  
 PRÊTRES VIEUX, in-18. . . . . 35 »  
 PRIE-DIEU POUR L'ADORATION DU SAINT-SACREMENT, in-32. . . . . 75 »  
 RÉPONSES AUX OBJECTIONS LES PLUS RÉPANDUES CONTRE LA RELIGION, 1 vol. in-18. . . . . 60 »  
 — Le même ouvrage, in-12. . . . . 1 50 »  
 VIVE LE ROI ! in-18. . . . . 35 »  
 Y A-T-IL UN DIEU QUI S'OCCUPE DE NOUS, in-18. . . . . 15 »











